

Au temps de l'homonationalisme : mythologie nationaliste et inclusivité LGBT

In Homonational Times: Nationalist Mythology and LGBT Inclusivity

Clinton Glenn

Numéro 91, automne 2017

LGBT+

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86083ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Glenn, C. (2017). Au temps de l'homonationalisme : mythologie nationaliste et inclusivité LGBT / In Homonational Times: Nationalist Mythology and LGBT Inclusivity. *esse arts + opinions*, (91), 8–15.

Tous droits réservés © Clinton Glenn, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Au temps de l'homonationalisme :

Clinton Glenn



mythologie nationaliste
et inclusivité LGBT

À travers cette rhétorique homonationale, l'exceptionnalisme canadien met en place tous les éléments pour récupérer la sexualité queer racisée (blanche et non blanche) selon un mode de gouvernance néolibéral faisant fi de la couleur en produisant des sujets citoyens queers exceptionnels et en affirmant le statut exceptionnel du Canada dans le monde¹.

Ce qui frappe dans cette description est la nature problématique du lien établi entre la ville, la nation et l'identité LGBT, qui escamote l'espace national et linguistique contesté du Québec et omet de reconnaître les perpétuelles opérations colonialistes et homonationalistes inévitablement soutenues par un tel événement.

Claude Cormier et Associés

Les boules roses, rue Sainte-Catherine Est | St. Catherine Street East, Montréal, 2011-2016.

Photo : Marc Cramer, permission de | courtesy of SDC du Village, Éclairage Public, Rig-Rite Productions, Les productions du Grand Bambou, les Services EXP

Montréal connaît une convergence d'anniversaires particulièrement stimulante en 2017 : le 375^e anniversaire de la ville est célébré en même temps que le 150^e anniversaire de la Confédération canadienne et le 50^e anniversaire d'Expo 67, l'évènement qui a fait connaître Montréal à l'échelle planétaire et attiré des visiteurs du monde entier. Dans le cadre des célébrations prévues tout au long de l'année, Montréal a été l'hôte de la première édition de Fierté Canada, un festival pancanadien de la fierté gaie. L'évènement a été organisé « afin de mettre de l'avant le mouvement LGBTQ canadien et réaffirmer la position de Montréal, du Québec et du Canada à titre de leaders des droits des personnes LGBTQ² ». Ce qui frappe dans cette description est la nature problématique du lien établi entre la ville, la nation et l'identité LGBT, qui escamote l'espace national et linguistique contesté du Québec et omet de reconnaître les perpétuelles opérations colonialistes et homonationalistes inévitablement soutenues par un tel évènement. Bien que cette lecture critique de Fierté Canada soit à faire avec prudence, plusieurs évènements organisés en marge de Fierté devant aborder entre autres enjeux³ la question des réfugiés LGBTI⁴ et la situation de la diversité sexuelle dans la Francophonie, la manière dont l'identité LGBT s'est amalgamée à la notion de l'identité canadienne demande une analyse plus approfondie.

Dans ses efforts pour attirer les voyageurs ayant une conscience sociale, Tourisme Montréal s'est créé une identité visuelle soulignant son accompagnement des évènements de Fierté Canada. Par exemple, dans la section des arrivées de l'aéroport international Pierre-Eliot-Trudeau, de grands panneaux publicitaires annonçaient la célébration imminente de l'anniversaire de la métropole. Arborant le slogan « Vive », l'un de ceux-ci montre deux jeunes hommes marchant bras dessus, bras dessous. Montréal y est promue comme une ville accueillante et ouverte où les couples gays (masculins) peuvent se balader dans la rue tout en se témoignant de l'affection ; les hommes font cependant dos à la caméra – cet anonymat les rend génériques, représentatifs d'une forme normalisée d'identité gaie masculine.

À l'arrière-plan, on aperçoit les fameuses *Boules roses*, une œuvre d'art public installée chaque été sur la rue Sainte-Catherine Est, au cœur du Village gai de Montréal. Les commerces locaux profitent de l'évènement pour construire des terrasses sur le trottoir et dans la rue, et des installations d'art participatif sont érigées en divers endroits. Le long de cette portion de Sainte-Catherine fermée à la circulation automobile, de grands poteaux métalliques installés des deux côtés de la rue retiennent les fils tenseurs auxquels les boules roses sont accrochées, créant ainsi un espace piétonnier entièrement recouvert. Cette installation, aussi réputée localement qu'internationalement, est devenue l'emblème du lieu ; selon Claude Cormier, qui l'a conçue, elle représente « quelque chose de magnifiquement gai⁵ ! » Pour son édition 2017, elle a été légèrement modifiée : les boules roses ont été remplacées par des boules de dix-huit teintes différentes, créant sur tout le parcours un spectre qui correspond aux bandes colorées du drapeau de la fierté gaie. La nouvelle version s'intitule *18 nuances de gai*. Cette forme d'esthétisme symbolique calquée sur le drapeau de la fierté a

1 — Julian Awwad, « Queer Regulation and the Homonational Rhetoric of Canadian Exceptionalism », dans OmiSoore H. Dryden et Suzanne Lenon (dir.), *Disrupting Queer Inclusion: Canadian Homonationalisms and the Politics of Belonging*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2015, p. 20-21. [Trad. libre]

2 — « Fierté Canada | Canada Pride », *Fierté Montréal*, <www.fiertemontrealpride.com>.

3 — Le programme final n'était toujours pas arrêté au moment d'écrire ces lignes.

4 — Le « I » renvoie ici à « intersexe », qui est souvent omis dans l'abréviation LGBT. L'évènement auquel je fais référence ici, un débat co-organisé le 17 mai 2017 par Fierté Montréal, utilisait l'abréviation LGBTI. Partout ailleurs, le matériel promotionnel de Fierté Montréal utilise LGBT.

5 — Richard Burnett, « Montréal's Iconic 'Boules Roses' in the Gay Village », *Tourisme Montréal*, <bit.ly/2srYxq8>.



Ce choix pose cependant la question de l'inclusion et de l'exclusion : dans l'espace restreint du Village gai où l'identité est liée au consumérisme capitaliste et à la culture de la fête, qui est inclus dans cette représentation manifeste de la fierté dans l'environnement urbain ?

transformé tout le tronçon en une manifestation visuelle de la culture gaie inscrite dans le tissu urbain de Montréal. Ce choix pose cependant la question de l'inclusion et de l'exclusion : dans l'espace restreint du Village gai où l'identité est liée au consumérisme capitaliste et à la culture de la fête, qui est inclus dans cette représentation manifeste de la fierté dans l'environnement urbain ? Et quelles sont les formes d'exclusion sous-jacentes à la promotion, sanctionnée par la Ville, de telles cultures consuméristes ?

Sur le site de Fierté Montréal, une bannière reproduit l'ange ailé qui se trouve au sommet du monument à Sir George-Étienne Cartier (dans le parc du Mont-Royal) en figurant ses ailes aux couleurs arc-en-ciel du drapeau de la fierté. Cette superposition de l'identité gaie à un monument d'art public dédié à l'un des Pères de la Confédération canadienne est troublante : pour faire mousser ses profits, l'industrie du tourisme amalgame la fondation mythique de la nation avec l'identité LGBT. De fait, Montréal se proclame gaie⁶. La question la plus préoccupante est de savoir si l'association de l'identité LGBT à la formation de l'État-nation n'a pas pour conséquence d'exclure plutôt que d'inclure cette identité – elle ne représente pas tous les individus regroupés sous l'appellation LGBT. Le concept d'homonationalisme prend ici tout son sens. Dans *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*, Jasbir Puar positionne l'homonationalisme comme l'exceptionnalisme sexuel dans lequel les personnes queers sont incorporées dans l'État-nation occidental en vue de réserver une citoyenneté sexuelle à des corps appartenant clairement à l'État-nation en les séparant des corps qui ne lui appartiennent pas. Selon Puar, l'homonationalisme « correspond à l'affirmation de l'exceptionnalisme de l'empire américain. De plus, ce type d'homosexualité agit comme un schéma régulateur non seulement de l'homonormativité, de l'altersexualité ou de

l'homosexualité, mais aussi des normes raciales et nationales qui renforcent ces sujets sexuels⁷ ».

Il en résulte une opposition entre, d'une part, les hétéro- et les homosexuels blancs laïcs et, d'autre part, les corps racisés enfermés dans le cadre de l'homophobie et de l'extrémisme religieux. Ainsi, Puar observe que les musulmans queers sont pris entre les communautés religieuses, qualifiées d'homophobes, et la laïcité queer teintée de racisme⁸.

Cette formulation appelle néanmoins des réserves, précise-t-elle. D'abord, l'homonationalisme ne contre pas la violence quotidienne endurée par les personnes queers. Ensuite, l'homonationalisme ne constitue pas une force homogène. Il existe plutôt plusieurs « homonationalismes [qui] sont des formations partielles, fragmentaires, inégales, impliquées dans un mouvement de balancier entre l'inclusion et l'exclusion, certaines s'effaçant aussi vite qu'elles sont apparues⁹ ». Cette conception de l'homonationalisme de Puar est née de la guerre contre le terrorisme menée par les États-Unis sous la présidence de Georges W. Bush. Bien qu'il puisse être tentant de l'appliquer à Fierté Canada, elle n'est pas si facilement transposable dans le contexte canadien ou québécois.

À propos de l'idée de représentation, on observe que la libération LGBT a servi de thème à une série d'interventions artistiques et commissariales qui font partie intégrante d'événements de la Fierté. Ainsi, l'exposition *What it Means to be Seen: Photography and Queer Visibility*, présentée au Ryerson Image Centre à Toronto durant l'été 2014, a coïncidé avec l'événement World Pride accueilli au même moment par la ville. Conçue par la commissaire Sophie Hackett et axée sur la politique de visibilité, l'exposition présentait des archives photographiques des années 1930 et 1940, ainsi que des images allant de l'époque pionnière du mouvement de libération gai et lesbien dans les années 1960

et 1970 jusqu'à aujourd'hui¹⁰. Comme Hackett le note dans l'introduction du catalogue d'exposition, ces « fêtes de sous-sol et manifestations de rue, photos signalétiques de la police et portraits intimistes de couples, corps battus ou malades et parades d'exhibitionnistes – toutes ces images expriment la joie et la rage, elles fabriquent des impressions d'illégalité dépravée ou de normalité ordinaire; elles situent l'homosexualité dans l'esprit ou dans la chair¹¹ ».

Par-dessus tout, les observations de Hackett attirent l'attention sur les diverses manières dont les histoires de libération vont souvent de pair avec les histoires de violence. Même s'il est tentant de considérer ces images comme des exemples du passé, y poser un regard complaisant serait risqué, surtout si l'on pense aux inégalités et à la marginalisation auxquelles les personnes queers et trans de couleur continuent de faire face. Du coup se pose le problème de la visibilité : à quel moment la recherche de visibilité devient-elle politiquement puissante et quand risque-t-elle de mener à la violence ? Comme Peggy Phelan l'explique dans son livre *Unmarked: The Politics of Performance*, paru en 1993 : « La visibilité et l'invisibilité sont fondamentalement reliées; l'invisibilité surveille la visibilité et, dans ce sens, c'est elle qui domine. La volonté d'accorder davantage de visibilité aux personnes politiquement sous-représentées, si elle n'est pas accompagnée d'un examen attentif visant à cerner qui doit affirmer son pouvoir, de quelle façon et devant qui, ne peut donner que de faibles résultats¹². » Dans la pratique artistique queer, le pouvoir *de* et le droit *à* la représentation sont souvent revendiqués.

Inspirées par le 150^e anniversaire de la Confédération canadienne célébré cette année, les peintures réalisées par Kent Monkman pour sa série *Shame and Prejudice: A Story of Resilience* s'attaquent de manière puissante à la fabrication du mythe, à la fois du Canada comme nation et de la place de l'identité queer autochtone. Dans *The Daddies* (2016), Monkman dépeint Miss Chief, son alter ego, installée sur une couverture de la Compagnie de la Baie d'Hudson comme si elle posait pour les participants à la Conférence de Charlottetown de 1864. La scène pastiche *The Fathers of Confederation*, une toile

peinte par Robert Harris en 1884. À l'instar de plusieurs œuvres de la série, le titre joue sur une expression argotique utilisée pour désigner les hommes gais plus âgés, tout en plaçant la figure de travesti de Miss Chief à l'avant et au centre. Soulignant la position ambivalente de Miss Chief dans le tableau, Monkman observe qu'« elle essaie d'obtenir une place à la table, ou alors elle pourrait être une sorte d'amuseuse engagée pour l'occasion¹³ ». L'insertion de Miss Chief dans un moment clé de la mythologie canadienne révèle les absences structurelles dont souffre le récit de la nation.

De la même façon, dans l'organisation de Fierté Canada à Montréal cet été, les absences structurelles marquant le cadre homonational de la nation restent problématiques. La promotion du Canada comme un « lieu sûr » est inévitablement liée à « l'effacement des violences et des pratiques coloniales bienveillantes¹⁴ » qui ont structuré la nation depuis ses tout débuts. Si l'objectif de Canada Pride/Fierté Montréal est effectivement de représenter l'inclusion dans un cadre libéral de respect des droits de la personne, la mention sommaire sur le site web de l'évènement du fait que Montréal se trouve sur un territoire Kanien'keha : ka non cédé¹⁵ signifie peut-être un petit pas en direction d'une discussion beaucoup plus importante, qui aura été ouverte grâce aux critiques que Monkman adresse au nationalisme canadien.

Il est cependant à craindre que les critiques de ce type ne soient pas poussées assez loin. S'il faut prêter attention aux propos des théoriciennes queers comme Lisa Duggan qui récuse tout mode d'assimilation dans la politique LGBT des droits de la personne¹⁶, les systèmes grâce auxquels ces droits sont acquis doivent être complètement transformés. De même, le projet nationaliste auquel Fierté Canada s'est assimilé doit être continuellement remis en cause : le nationalisme est forcément lié à l'appartenance ou à la non-appartenance; la combinaison de l'identité LGBT à un néolibéralisme produit par l'État-nation aboutit à l'amplification des inclusions et des exclusions au sein de cette communauté.

Traduit de l'anglais par **Marine Van Hoof**

6 — Détail intéressant, le monument porte également l'inscription « Avant tout, soyons Canadiens ». Voir « Monument à sir George-Étienne Cartier », *Art Public Ville de Montréal*, <bit.ly/2tjG6UH>.

7 — Jasbir Puar, *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*, Durham, NC, Duke University Press, 2007, p. 2. [Trad. libre]

8 — Ibid., p. 13-15.

9 — Ibid., p. 10.

10 — Paul Roth met en évidence ce thème de la visibilité lorsqu'il observe que « journalistes, artistes, amateurs et activistes se sont servis de la photographie pour établir et consolider des liens sociaux en partageant l'expérience privée, en enregistrant et en préservant l'histoire, et aussi en célébrant la sexualité et les identités de genre limitées par les mœurs sociales dominantes et la prohibition légale – autrement dit, en révélant ce qui sans cela resterait caché ». Paul Roth, « Director's Forward », *What it Means to be Seen: Photography and Queer Visibility/Zanele Muholi: Faces and Phases*, Toronto, Ryerson Image Centre, 2014, p. 1. [Trad. libre]

11 — Sophie Hackett, « What It Means to be Seen: Photography and Queer Visibility », *ibid.*, p. 9. [Trad. libre]

12 — Peggy Phelan, *Unmarked: The Politics of Performance*, Londres, Routledge, 1993, p. 26. [Trad. libre]

13 — Robert Everett-Green, « Kent Monkman : A trickster with a cause crashes Canada's 150th birthday party », *The Globe and Mail*, janvier 2017, <tgam.ca/2ipVB7A>. [Trad. libre]

14 — Suzanne Lenon et OmiSoore H. Dryden, « Introduction », *Disrupting Queer Inclusion: Canadian Homonationalisms and the Politics of Belonging*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2015, p. 11.

15 — « Fierté Canada | Canada Pride », *Fierté Montréal*, <www.fiertémontréalpride.com>.

16 — Voir Lisa Duggan, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy*, Boston, Beacon Press, 2003.

Fierté Montréal

↖ Bannière | Banner, aéroport Pierre-Elliott-Trudeau Airport, Montréal, 2017.
Photo : © Instagram Fierté Montréal

Fierté Montréal

→ Canada Pride, capture d'écran | screenshot, 2017.
Photo : site web de Fierté Montréal | website of Montreal Pride



In Homonational Times: Nationalist Mythology and LGBT Inclusivity

Clinton Glenn



Kent Monkman

The Daddies, 2016.

Photo : permission de l'artiste
| courtesy of the artist

Through this homonational rhetoric, Canadian exceptionalism provides the basics for recuperating racialized (white and non-white) queer sexuality as a colour-blind modality of neoliberal governance by providing exceptional queer subject-citizens and asserting Canada's exceptional status in the world.¹



There has been a particularly auspicious confluence of anniversaries in Montréal in 2017: the 375th anniversary of the city is being celebrated alongside the 150th anniversary of Canadian Confederation and the fiftieth anniversary of Expo '67, the event that introduced Montréal to the world and welcomed people from all corners of the globe. As a part of the year-long celebrations, Montréal played host to the first edition of Fierté Canada Pride, a pan-Canadian pride festival. The event was promoted as “a nationwide celebration of Canada’s LGBT movement, reaffirming the position of Montréal and of Canada as leaders in LGBT rights.”² What is notable about this description is the problematic nature of the linkage among city, nation, and LGBT identity, which elides the contested linguistic and national space of Québec and fails to acknowledge the continual operations of colonialism and homonationalism that such an event inevitably supports. Although this critical reading of Canada Pride should be accompanied by a word of caution—a number of events being held in conjunction with Pride addressed issues³ such as LGBTI⁴ refugees and the state of sexual diversity in the Francophonie, and further programming was yet to be released at time of writing—the question of how LGBT identity has become entangled with the idea of Canadian identity bears further exploration.

Accompanying the events for Canada Pride was the visual branding that Tourisme Montréal used in an attempt to attract socially conscious travellers. For example, large advertisements were installed in the arrivals section of Pierre-Élliott-Trudeau International Airport advertising the city’s impending birthday. Emblazoned with the slogan “Vive,” one such advertisement features two young men walking with their arms linked. Here Montréal is promoted as a welcoming and open city where gay (male) couples can walk down a street and show affection, though notably they face away from the camera—their facelessness renders them generic, representing a normalized form of gay male identity.

Visible in the background are the well-known *boules roses* (pink balls), a public art intervention installed every summer along the stretch of St. Catherine Street East that encompasses the Gay Village area of Montréal. Local businesses build patios on the sidewalks and in the street and participatory art installations are erected. Down this closed-off portion of St. Catherine, large metal poles are fastened in place and strings of pink balls are hung across

the street, to create an enclosed pedestrian mall. The installation has become synonymous with the area, both locally and internationally; in the words of the installation’s designer, Claude Cormier, it represents “something wonderfully gay!”⁵ This past summer, the intervention was slightly modified: the pink balls have been replaced by balls in eighteen colours, creating a gradient along the length of the street representing the stripes of the gay pride flag, and titled *18 Shades of Gay*. This form of aesthetic symbolism linked to the pride flag transformed the entire stretch into a visual manifestation of gay culture woven into the urban fabric of Montréal. However, this raises questions about inclusion and exclusion: in this rarefied space of the Gay Village, where identity is linked to capitalist consumption and party culture, who is included within this figuration of pride writ large on the urban environment? And what forms of exclusion need to happen in order for such consumptive cultures to exist as officially sanctioned by the city?

On the Fierté Montréal website, a banner emblazoned with the winged angel from the top of the Monument to Sir George-Étienne Cartier in Mount Royal Park was represented with the rainbow colours of the pride flag transposed into its wings. This mapping of gay identity onto a piece of public sculpture dedicated to one of the

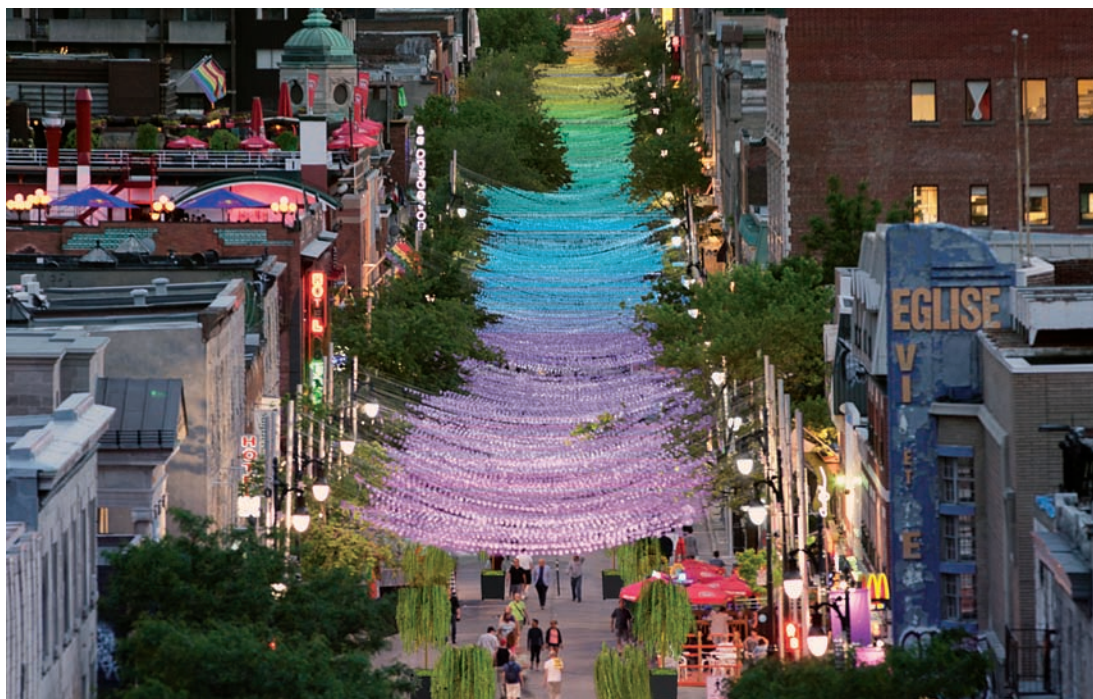
1 — Julian Awwad, “Queer Regulation and the Homonational Rhetoric of Canadian Exceptionalism,” in *Disrupting Queer Inclusion: Canadian Homonationalisms and the Politics of Belonging*, eds. OmiSoore H. Dryden and Suzanne Lenon (Vancouver: University of British Columbia Press, 2015), 20–21.

2 — “Fierté Canada | Canada Pride,” *Fierté Montréal*, <www.fiertemontrealpride.com/en/>.

3 — The program was not finalized at the time of writing.

4 — The inclusion of the initial “I” here refers to “intersex,” which is often omitted from the abbreviation LGBT. The event to which I refer in this instance, a panel discussion held on May 17, 2017 and co-hosted by Pride Montreal, used the abbreviation LGBTI. Elsewhere in its promotional material, Pride Montreal uses LGBT.

5 — Richard Burnett, “Montréal’s Iconic ‘Boules Roses’ in the Gay Village,” *Tourisme Montréal*, April 26, 2016, <<http://bit.ly/2srYxq8>>.



fathers of Canadian Confederation was particularly striking—here, the mythical foundation of the nation, promoted with tourist dollars in mind, refigured the founding of the nation as aligned with LGBT identity. In effect, Montréal branded itself as gay.⁶ The more pressing question here is how the coupling of LGBT identity to the formation of the nation-state promotes inclusion inasmuch as it is exclusive—not all those who fall under the signifier of LGBT are incorporated. Integral here is the concept of homonationalism. In *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times*, Jasbir Puar locates homonationalism as sexual exceptionalism in which queer individuals are incorporated into the Western nation-state, in order to cordon off sexual citizenship to bodies that are properly defined as belonging, and thus demarcating the bodies that do not. Homonationalism, Puar continues, “corresponds with the coming out of the exceptionalism of the American empire. Further, this brand of homosexuality operates as a regulatory script not only of normative gayness, queerness, or homosexuality, but also of the racial and national norms that reinforce these sexual subjects.”⁷

This opposition falls between white, secular hetero- and homosexuals, on the one hand, and the racialized bodies that are placed under the frame of homophobia and religious extremism, on the other. For example, Puar observes that queer Muslims are caught between religious communities, which are designated as homophobic, and queer secularism, with its attendant racism.⁸ However, she provides two major caveats with this formulation. First, homonationalism does not counter the daily existence of violence that queer people face. Second,

homonationalism is not a homogeneous force; rather, homonationalisms “are partial, fragmentary, uneven formations, implicated in the pendular momentum of inclusion and exclusion, some dissipating as quickly as they appear.”⁹ Although one might be tempted to map this formulation of homonationalism onto Canada Pride, Puar’s conception of homonationalism came out of the U.S. war on terror and the presidency of George W. Bush and cannot so easily be applied in a Canadian or Québec context.

Returning to the idea of representation, LGBT liberation has been represented through artistic and curatorial interventions that are part and parcel of pride events. For example, *What it Means to be Seen: Photography and Queer Visibility*, held at the Ryerson Image Centre in Toronto during the summer of 2014, coincided with the city’s hosting of World Pride. Curated by Sophie Hackett, the exhibition consisted of archival photographs from the 1930s and 1940s, the early days of the lesbian and gay liberation movement in the 1960s and 1970s (up to the present), and it focused on the politics of visibility.¹⁰ As Hackett states in the accompanying exhibition catalogue, “Basement parties and street demonstrations, police mug shots and intimate portraits of couples, battered or diseased bodies and parading exhibitionists—these images express joy and rage, they forge impressions of depraved illegality or benign normality, and they situate gayness in attitude or in the flesh.”¹¹

What is important to highlight in Hackett’s statement is the ways in which histories of liberation are often accompanied by histories of violence. Although it is tempting to reflect on these

Claude Cormier et Associés

18 nuances de gai | 18 Shades of Gay, rue Sainte-Catherine Est | St. Catherine Street East, Montréal, 2017.

Photo : Claude Cormier et Associés, permission de | courtesy of SDC du Village, Éclairage Public, Rig-Rite Productions, Les productions du Grand Bambou, les Services EXP

Likewise, returning to Montréal's hosting of Canada Pride this summer, the question of the structuring absences in the homonational frame of the nation remains in question. The promotion of Canada as a "safe haven" is inevitably tied to "the erasure of violences and on benevolent colonial practices" that has structured the nation from its very beginnings.

images as examples of the past, complacency, particularly in the face of the inequalities and marginalization that queer and trans people of colour continue to face, is particularly dangerous. This raises the question of visibility: when can making oneself visible be politically potent and when might it lead to potential violence? In her 1993 book *Unmarked: The Politics of Performance*, Peggy Phelan explains: "Visibility and invisibility are crucially bound; invisibility polices visibility and in this specific sense functions as the ascendant term in the binary. Gaining visibility for the politically under-represented without scrutinizing the power of who is required to display what to whom is an impoverished political agenda."¹² In queer artistic praxis, the power of, and right to, representation is repeatedly served up for critique.

By reflecting on this year's sesquicentennial anniversary of Canadian confederation, Kent Monkman's paintings from his series *Shame and Prejudice: A Story of Resilience* stand as a potent challenge to mythmaking, both of Canada as a nation and of the place of queer Indigenous identity. In *The Daddies* (2016), Monkman portrays his alter ego, Miss Chief, perched on a Hudson Bay Company blanket and posing for the attendees of the Charlottetown Conference of 1864, directly mimicking Robert Harris's 1884 painting *The Fathers of Confederation*. The title, like many in the series, plays on gay slang for older men, while placing the drag figure of Miss Chief front and centre. Pointing to Miss Chief's ambivalent position in the room, Monkman notes, "She's trying to get a seat at the table, or she could be a hired entertainer."¹³ The retroactive insertion of Miss Chief into a key moment in Canadian mythology points to the structuring absences in this national story.

Likewise, returning to Montréal's hosting of Canada Pride this summer, the question of the structuring absences in the homonational frame of the nation remains in question. The promotion of Canada as a "safe haven" is inevitably tied to "the erasure of violences and on benevolent colonial practices"¹⁴ that has structured the nation from its very beginnings. If inclusion under a liberal framework of human rights is what Canada Pride/Fierté Montréal is supposed to represent, its cursory acknowledgment of the location of Montréal on unceded Kanien'kéha:ka territory on its main website,¹⁵ perhaps represents a small step toward a much larger conversation, one that has been thrown wide open through Monkman's critiques of Canadian nationalism.

However, there is a danger in not taking such critiques far enough. If one is to heed the critiques of queer theorists such as Lisa Duggan who argue against an assimilationist mode in an LGBT politics of human rights,¹⁶ the systems by which such rights are gained need to be changed wholesale. Likewise, the nationalist project into which Canada Pride has assimilated itself needs to be continually called to account: nationalism is inevitably tied to who does and does not belong, and in allying LGBT identity with a neoliberalism under the nation state, those inclusions and exclusions are amplified. ●

6 — Of note, the monument also features an engraving with the words "Avant tout, soyons Canadiens" or "Above all, be Canadian." See: "Monument à Sir George-Étienne Cartier," *Art Public Ville de Montréal*, <bit.ly/2tjG6UH>.

7 — Jasbir Puar, *Terrorist Assemblages: Homonationalism in Queer Times* (Durham, NC: Duke University Press, 2007), 2.

8 — *Ibid.*, 13–15.

9 — *Ibid.*, 10.

10 — Paul Roth reinforces this theme of visibility when he remarks, "Journalists, artists, amateurs, and activists have used photography to build and sustain social bonds by sharing private experience, recording and preserving history, and celebrating sexuality and gender identities constrained by dominant social mores and legal prohibition—in other words, revealing what might otherwise be hidden from sight." Paul Roth, "Director's Forward," in *What it Means to be Seen: Photography and Queer Visibility/Zanele Muholi: Faces and Phases* (Toronto: Ryerson Image Centre, 2014), 1.

11 — Sophie Hackett, "What It Means to be Seen: Photography and Queer Visibility," in *What it Means to be Seen: Photography and Queer Visibility/Zanele Muholi: Faces and Phases* (Toronto: Ryerson Image Centre, 2014), 9.

12 — Peggy Phelan, *Unmarked: The Politics of Performance* (London: Routledge, 1993), 26.

13 — Robert Everett-Green, "Kent Monkman: A trickster with a cause crashes Canada's 150th birthday party," *The Globe and Mail*, January 7, 2017, <tgam.ca/2ipVB7A>.

14 — Suzanne Lenon and OmiSoore H. Dryden, "Introduction," in *Disrupting Queer Inclusion: Canadian Homonationalisms and the Politics of Belonging* (Vancouver: University of British Columbia Press, 2015): 11.

15 — "Fierté Canada | Canada Pride," *Fierté Montréal*, <www.fiertémontréalpride.com/en/>.

16 — See Lisa Duggan, *The Twilight of Equality? Neoliberalism, Cultural Politics, and the Attack on Democracy* (Boston: Beacon Press, 2003).